de son père. Un jour qu'épuisé de fatigues et désespérant presque de jamais pouvoir avoir d'indications précises sur le sort de l'auteur de ses jours, Eugène s'était arrêté sous un arbre pour se reposer, il vit venir à lui sur la route un homme dont l'aspect avait quelque chose d'assez peu rassurant ; le jeune homme mit instinctivement la main sur la crosse du pistolet qu'il portait toujours sur lui, selon la coutume du pays.

L'étranger s'approcha d'Eugène et le salua, en lui adressant la parole en langue anglaise que le jeune homme parlait difficilement : s'appercevant de suite que son interlocuteur n'était point d'origine britannique, le nouveau venu renoua la conversation en français.

—Vous êtes français jeune homme, dit alors l'étranger, il n'est pas tout à fait sûr pour vous de voyager seul sur les routes de cette partie du pays.

—Je suis canadien, répondit Eugène, et je vous assure que, dans l'état d'esprit où je suis, les dangers que je puis courrir ne m'affectent pas beaucoup ! Mais ne seriez vous pas vous même canadien, ajouta le jeune homme.

—Je l'ai été, répondit l'étranger avec une expression de figure étrange ; maintenant je n'ai point de patrie, j'habite, pour le quart d'heure, Grass Valley à quelque distance d'ici.

—Grass Valley ! mais c'est l'endroit où je me rends moi même. Monsieur, n'auriez-vous pas entendu